

L'argent de La Fontaine

Les premières lettres connues de La Fontaine sont d'argent. Le futur fabuliste, en prose, y traite force affaires, sans souci des « doux charmes de maint songe¹ » ou de Jeannot Lapin.

« Monsieur mon oncle

« J'ai enfin vendu ma ferme de Damart, moyennant 19.114 livres, à mon beau-frère : c'est-à-dire qu'il a fait échange avec moi de son bien de Châtillon, qu'il a promis par un acte séparé de me faire valoir dix-mille-six cents-livres, m'a baillé 214 livres, m'a fait une promesse, payable dans trois mois, de 1300 livres ; et du surplus, montant à 7000 livres, il m'a fait constitution ». Début de la première lettre que nous laisse La Fontaine, âgé alors de 35 ans, datée du 16 février 1656.

De nouveau à son oncle, A Reims, ce 19 août 1658 :

« Je vous renvoie le calcul de ma sœur, bien différent du mien. La différence vient de ce que, dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyées, il y en a une de 400 livres, du 2 septembre 1656, dont il n'est point fait mention dans le mémoire de ma sœur ; et peut-être impute-t-elle cela sur les arrérages qui précèdent la dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie »....

Liquidation, vente, succession, transformation de propriétés foncières en argent, les premières lettres de La Fontaine, si on les donnait toutes, laisseraient, mais elles prouvent au moins que leur auteur connaissait l'art des transactions, les valeurs des monnaies, diverses en France au XVII^{ème} siècle, et qu'il savait écrire d'argent. Le « bonhomme » n'était pas si naïf qu'on pu, ou qu'il a pu, le laisser croire. Dans ses lettres, cet héritier d'une jolie fortune, provinciale, terrienne, maître des Eaux et Forêts à Château-Thierry, ne laissait rien deviner du poète qu'il deviendrait, et qu'il n'était pas encore à 35 ans, l'écrivain n'étant né qu'autour de la quarantième année de l'homme La Fontaine.

Celui-ci mettait parfois sa plume, versificatrice, au service des besoins de ses compatriotes. C'est ainsi qu'en 1660, comme les habitants de Château-Thierry voulaient refaire un pont sur la Marne, il composa une ballade visant à leur procurer quelque argent :

« Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est dès longtemps dégarnie :
Qu'y ferait-on ? Vice n'est pauvreté.
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans, nous ne savons comment,
La Marne fait des siennes tellement

¹ Le Dépositaire infidèle, IX, 1.

Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent sur tout est chose nécessaire ».

Envoi

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, Seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen ou bâtiment,
L'argent sur tout est chose nécessaire².»

La Fontaine destinait cette Ballade au Surintendant des Finances, Fouquet, son protecteur jusqu'en 1661. En lui, il voyait un modèle de bon dominant, créatif, ouvert au monde, à ses mouvements, quelque peu baroque, et, sans doute, génie financier, un homme sachant réunir sans violence des fortunes et les injecter dans des entreprises utiles. C'est ainsi que Fouquet avait fourni à Mazarin les moyens de sa politique, le tout sans entasser. Après son arrestation, les juges du Roi s'aperçurent d'ailleurs qu'il était infiniment moins riche qu'il n'y paraissait, et même, tout compte fait, fort dépourvu. Fouquet attirait l'argent en donnant le sentiment d'en avoir et, surtout, d'en pouvoir avoir. Il suscitait le crédit en multipliant les signes de richesse, en faisant le paon, en construisant, par exemple, Vaux, « cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins³. » C'était un grand animateur de circulations monétaires parce qu'il mettait l'argent en spectacle et le savait significatif bien au delà de son strict signifié monétaire. De ce point de vue, il se souciait moins d'orthodoxie financière que son rival Colbert, inquiet des comptes exacts et des réserves, préférant aux magies de la Finance le commerce des épices réels. Cette différence nourrit leur différend politique, et si Louis XIV, en 1661, préféra Colbert, La Fontaine défendit toujours Fouquet, qu'il appelait Oronte, du nom du puissant fleuve de Syrie, avec écho de l'or. Fouquet, loin d'être un homme à trésor, était homme des richesses qui coulent comme un fleuve. Rien d'étonnant à ce que La Fontaine, dont le hasard avait si bien inventé le nom, l'interpelle pour aider à construire un moyen de passage sur l'eau, un pont, grâce à une ballade, au refrain bien frappé : « L'argent sur tout est chose nécessaire ».

De la nécessité de l'argent, le futur fabuliste n'ignorait rien. Ses premières lettres montrent l'attention qu'il y portait, mais aussi son désir d'employer les liquidités pour réduire les pesantes nécessités. L'argent, tout comme l'art sans doute, était pour lui, si l'on veut bien paraphraser Malraux, un « anti-destin ». Il travailla donc à transformer ses biens fonciers en liquidités pour se libérer du monde provincial, de sa famille, du mariage, des nécessités qui le gênaient, et dont il ne cessa, à mesure qu'il écrivait, de s'éloigner. L'argent lui permettait la mobilité, les circulations entre Paris et Château-Thierry, la vie « à sa fantaisie », dépensière, vraiment sans grands remords, tant il admet, comme certain riche de ses Fables qu'« On ne sait d'homme nécessaire/ Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien », et dont le « plaisir occupe l'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,/ Et celle qui la porte⁴ ».

La Fontaine fut Cigale. Ses biographes soulignent qu'il termina sa vie pauvrement, obligé de compter sur les jetons de l'Académie française et l'hospitalité de riches dames, comme madame de La Sablière. Sa fortune, transformée en argent, avait fondu et les revenus de ses livres disparu. On suppose qu'il dépensa beaucoup au jeu, dont le thème tourne dans les Fables, et avec les filles, dont il apprit, selon ses Contes,

² Œuvres diverses, La Pléiade, p. 507-508.

³ Le Songe de Vaux, Œuvres diverses, Pléiade, p. 82

⁴ L'avantage de la science, VIII, 19.

qu'il n'est guère au monde « d'amour sans payer », et qu' « en amour comme en guerre, / on ne doit plaindre un métal qui fait tout⁵ ».

C'est d'abord pour écrire cependant que l'argent était « chose nécessaire ». Collé aux terres de Champagne, aux soucis des Eaux et Forêts, aux étouffements de Province, La Fontaine n'écrivait pas « à sa fantaisie ». L'argent lui procura les distances qui permettent une écriture libre, souple, qui « plie et ne rompt pas ». Ainsi commença-t-il vraiment son oeuvre quand, après la mort de son père, il liquida largement ses biens. Simultanément, il chercha les lieux où la Fortune « distribuait ses grâces⁶ », ces lieux où la présence de l'argent autorise les rencontres, les occasions, les échanges. La Cour de Vaux fut, pour la Fontaine, ce lieu. Il y demanda au Surintendant une pension poétique en échange de ses vers, et plusieurs de ses textes sont consacrés à ce commerce des mots contre la monnaie, car les mots du poète sont aussi indispensables au Financier, que son argent est au poète nécessaire.

Etrange nécessité. La Fontaine souhaite en effet écrire pour vivre un monde hors souci d'argent, et donc ne plus écrire d'argent. Le poème est une échappée belle par rapport aux lettres d'affaires. Adonis – premier texte important de La Fontaine – traduit son désir bucolique de fuir les hommes de finance, aux bords de quelque onde secrète, avec une Vénus, en contemplant « les transparents replis du cristal vagabond ».

« Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants⁷... »

Désirer devenir poète, pour la Fontaine, c'était désirer évoquer ces moments parfaits, en ces lieux écartés, proches du songe, et l'écriture littéraire même lui paraissait un moyen de jouir selon son rêve, comme la Laitière au pot au lait, mais sans danger d'être renversé par « quelque accident⁸ ». Une de ses plus fortes « tentations », selon l'expression de Giraudoux, était la poésie lyrique, ce grand genre éloigné de toute représentation de l'argent.

En littérature, on le sait, les grands genres représentent fort peu l'argent. Selon la hiérarchie classique des genres, la valeur est inversement proportionnelle à l'abondance de ses représentations. Ecus et pistoles ne sonnent pas dans la tragédie. L'épopée n'est pas monétaire. La poésie lyrique fait fi des ducats et des traites. Tout au contraire, la comédie, même grande, met en scène cassettes, pistoles, et héritages. L'Avare, Tartuffe, Le Malade imaginaire montrent maintes scènes d'argent. Dom Juan finit par l'appel de Sganarelle : « Mes gages, mes gages ». Depuis Plaute et Aristophane, la comédie, de la plus haute à la plus triviale, a partie liée avec l'argent. Quant, au roman, il abonde en représentations des circulations monétaires. C'est évident chez Balzac, mais dès Le Roman bourgeois de Furetière, ou dans Le Roman comique de Scarron, les personnages comptent et recomptent les écus. Or, ce n'est pas de ce type de roman, qui connaîtra une immense fortune au cours de l'histoire littéraire, dont rêve La Fontaine, grand lecteur de L'Astrée, et auteur de Psyché, dont le titre seul évoque une échappée belle hors des terres de finance. Il sait trop que l'argent est associé, dans notre littérature, au bas, au commun, voire au vulgaire, et qu'il est volontiers lié au bas corporel. L'argent dégoûte le lyrisme. Il souille le chant, et La Fontaine rêve de chanter, comme la Cigale, et de faire maintes et maints « passages » comme le Savetier. L'auteur des Fables se veut initialement lyrique. Même s'il sait, comme en témoignent plusieurs fables, la beauté des noms des espèces monétaires, il aspire aux grands genres qui ne représentent pas l'argent, et il n'y renoncera pas, même sur le tard, comme en

⁵ Le Faucon, Contes et Nouvelles, III.

⁶ L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit, VII, 11.

⁷ Adonis, Œuvres diverses, p. 8.

⁸ La Laitière et le Pot au lait, VII, 9.

témoignent la tentative, avortée, d'écriture d'une Tragédie, et divers essais, peu convaincants, d'opéras ou de textes lyriques.

L'œuvre accomplie et réussie par La Fontaine, qui se construisit contre son vœu premier et persistant, est, quant à elle, très abondante en représentations de l'argent, en réflexions sur sa nature, ses effets, son usage, ses images. Dès la première fable –La Cigale et la Fourmi – il est question d'« intérêt » et de « principal ». Deux fables plus loin, voici un mulet qui transporte « l'argent de la gabelle ». Ailleurs, la Laitière rêve d'employer l'argent de son lait. Ailleurs encore, un Singe jette force ducats à la mer, et, partout, des hommes courent après la Fortune. Quant aux Contes, ils nous apprennent que « la clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même⁹ ». L'argent, sans en être le thème essentiel, court tout au long de l'œuvre.

La Fontaine comprit assez tard où allait son talent. Il fallut la chute de Fouquet, l'appréhension lucide des réalités des relations de pouvoir, l'échec relatif de ses premières tentatives littéraires, le succès de quelques textes plaisants, circulant de main en main dans les salons, pour qu'il sente sa verve de narrateur, devine les perspectives qu'offrait l'entreprise des Fables et des Contes, c'est-à-dire l'écriture d'une « ample comédie à cent actes divers, / et dont la scène est l'univers¹⁰ ». Par cette espèce neuve de réalisme, il découvrit moyen de plaire, de se constituer un public, de se faire cependant poète. Loin de construire son œuvre, par un pur chant d'écart par rapport au réel, il se mit à la construire, grâce à des récits, déjà souvent racontés, mais mis en vers, et, visant, paradoxalement, à la poésie. Il plia, comme le Roseau, mais ne rompit pas. S'il renonçait, en recourant à la fable et aux contes, aux grands genres, il pouvait tenter d'en élargir et d'en élever la pratique, de manière à renouveler complètement ces genres, en les ouvrant par exemple aux champs immenses des ambiguïtés créatrices, au lyrisme et à la haute méditation politique. C'est ainsi que dans les Fables, surtout, La Fontaine sut chanter, comme la Cigale ou le Savetier, tout en partant des diverses nécessités du monde, dont l'argent, et en proposant une éthique, qui se fonde sur une physique, et rejoint, par le biais d'une analogie possible avec le langage, une esthétique de l'argent.

La Fontaine, comme Molière, combat sans cesse les thésauriseurs. Au début de L'Avare qui a perdu son trésor, par exemple :

« L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'Avare ici-haut comme lui vit en gueux.¹¹ »

Dans Du Thésauriseur et du Singe, fable assez tardive, La Fontaine formule sa pensée de façon plus complexe. Il y conte qu'un homme, ne songeant que ducats et pistoles, s'était enfermé dans une île pour mieux protéger son trésor, et le compter.

« Un gros Singe plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait.
La chambre bien cadenassée
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour, dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

⁹ Le petit chien qui secoue de l'argent et des pierreries, Contes et nouvelles, III.

¹⁰ Le Bûcheron et Mercure, V, 1.

¹¹ L'Avare qui a perdu son trésor, IV, 20.

Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.¹² »

L'erreur extrême du Thésauriseur est de croire à la possibilité des comptes justes, dans un monde où existent toujours de l'autre, du trou, du parasite, du Singe, et, universellement, des flux. Or l'argent, pour La Fontaine, ne vaut qu'en tant qu'il coule, comme les flux du monde, dont ce disciple de Gassendi et de Lucrèce, ce physicien, et grand lecteur de l'Ecclésiaste, sait l'importance. Faire de l'argent, non un flux, mais une pierre comme l'espère l'Avare, est une erreur extrême, qui relève de l'aveuglement au monde, et donc à la nature de l'argent. Croire que l'argent est une abstraction et peut, comme tel, être libéré des mouvements physiques, c'est oublier qu'il est une matérialisation de la valeur, et que les « jacobus, ducats, ou nobles à la rose¹³ » sont de ce monde où tout transite, devient autre, sans que les comptes jamais soient justes. Ici-bas, vouloir compter les pièces de monnaie est une vanité qui procède d'un refus de la mort, et donc de la vie, tant il est vrai que ceux qui ne savent pas mourir, sont déjà morts, ou du moins enfermés dans une île, et loin du cœur.

A cette erreur, qui pour le moraliste La Fontaine procède de l'amour-propre et du refus de l'altérité, s'en ajoute une seconde, tout aussi grave : l'idolâtrie. Le Thésauriseur croit que l'Argent n'est pas un signe de la valeur, mais la valeur. Il est convaincu qu'il ne faut pas chercher la valeur au delà du signe, mais totalement dans le signe, et qu'il faut donc stocker les signes. Comme l'Idolâtre, qui dans L'Oracle et l'Impie, confond une statue de Bois avec le divin et s'interdit ainsi de vraiment vivre, le Thésauriseur s'empêche de vivre parce qu'il cède à la fascination d'un signe. Il ne sait donc pas lire les signes, car il ignore l'écart entre le signe et la chose, l'altérité essentielle des signes. Il ne peut par conséquent pas en jouer, les déplacer, produire du sens neuf, du réel et des jouissances. Il ne sait pas, comme La Fontaine, traduire, c'est-à-dire, conduire ailleurs, à travers, car il préfère s'enfermer, ici, dans le lieu clos, dans son île, hors des sens multiples possibles, dans un écart stérile.

Pour La Fontaine, le mal et le malheur ne procèdent pas de l'argent, mais de l'erreur de certains hommes, peu sages, quant à sa nature. Jamais, à l'inverse de plusieurs traditions chrétiennes, il ne condamne l'argent. Au contraire, dès La Cigale et La Fourmi, la possibilité d'un échange monétaire, proposée par la Cigale, apparaît comme un moyen éventuel de retarder la mort, et donc de compenser par la technique de l'emprunt le cours implacable du temps. Si la Fourmi eût été prêteuse, si elle eût cru à l'emprunt comme y croyait le Surintendant Fouquet, s'il eût été ainsi possible d'établir entre elle et la Cigale, un échange monétaire, la vie et ses voluptés auraient pu être maintenues. L'argent aurait fonctionné comme un « anti-destin ». Or, la Fourmi, se refuse aux circulations monétaires et, donc, par second coup, au chant, celui de la Cigale, mais aussi du poète. La Fontaine paraît donc avoir moins de sympathie pour elle que pour la Cigale, qui chante « à tout venant », ou même que pour le Singe du Thésauriseur qui jette l'argent à l'océan. Ce Singe, certes, se trompe, mais son plaisir vaut peut-être mieux que celui du Thésauriseur, qui refuse à d'employer l'argent pour ce qu'il est, ou que la jouissance de la Fourmi qui, en bloquant les chances d'un échange monétaire, jouit de tuer la Cigale, ainsi que la possibilité du chant, des passages, et du langage.

¹² Du Thésauriseur et du Singe, XII, 3.

¹³ Ibid.

L'argent, pour La Fontaine, a fort à voir avec les mots, qui sont aussi des signes, doués d'une matérialité, qui s'échangent, et permettent souvent, sous le vent, contre le vent, d'éloigner la violence brute du réel. D'un même ricanement, la Fourmi interdit l'échange des mots et l'échange des signes monétaires. Refuser la circulation de l'argent, c'est, également, refuser la circulation du langage, chose essentielle, pour La Fontaine, puisqu' «il n'est rien qui n'ait son langage¹⁴, et que le terme « fable » ne dit rien, d'autre que parole.

Evoquer l'argent de La Fontaine conduit presque immédiatement à évoquer les mots de La Fontaine, d'autant plus que l'argent, dans son œuvre, prend l'apparence de mots divers, parfois rares, dont il aime faire entendre le mouvement et les sons. Écoutons seulement ces deux vers du Thésauriseur et du Singe.

«Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose ».

Écrire d'argent pour La Fontaine, quand il est vraiment la Fontaine, et non l'auteur de ses premières lettres, c'est donner à entendre la belle et mouvante diversité des noms de l'argent, devenue soudain, par son art, un mouvement de la « langue des Dieux¹⁵ ».

Yves Le Pestipon

¹⁴ Epilogue du Second Recueil.

¹⁵ Ibid.